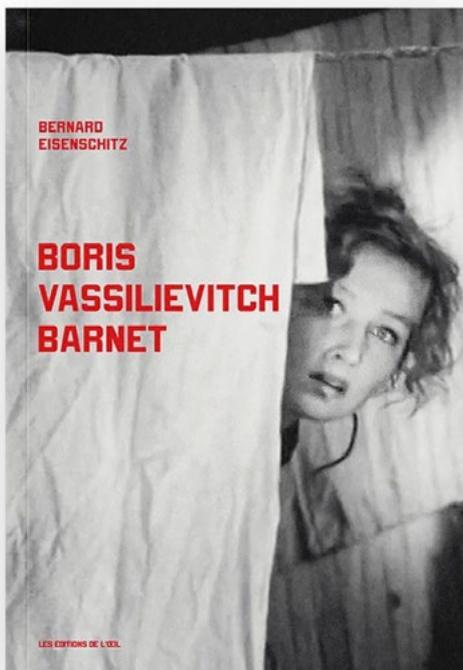


Les films de Boris Barnet, esprit libre du soviétisme, à découvrir à La Cinémathèque française

Une rétrospective célèbre le cinéaste qui, grâce à l'humour, sut garder un style personnel et un regard critique sur son pays malgré la censure.

Par Mathieu Macheret

Publié le 15 février 2024 à 15h00 · Lecture 5 min.



Comment mener sa barque d'artiste et tracer un sillon personnel en temps de fortes tempêtes politiques et de pétrification idéologique ? A cette question, le cinéaste soviétique Boris Barnet (1902-1965) aura répondu de la meilleure des façons : par son œuvre atypique, menée sans que les secousses de l'histoire n'atteignent sa profonde douceur et tempérance. *La Jeune Fille au carton à chapeau* (1927), *La Maison de la rue Troubnaïa* (1928), *Le Faubourg* (1933), *Au bord de la mer bleue* (1936), jusqu'à *La Petite Gare* (1963), outre leur inépuisable volubilité formelle, sont autant de films touchant au cœur de la nature humaine, en ces zones faillibles et imparfaites qui donnent si peu de prise à la propagande. Toutes choses dont on pourra se convaincre grâce à la rétrospective que lui consacre en ce moment La Cinémathèque française, et ce, jusqu'au 10 mars. Pour s'y frayer un chemin, on pourra se reporter à l'ouvrage *Boris Vassilievitch Barnet*, une copieuse biographie publiée aux Editions de l'Œil (448 pages, 40 euros), la première en français, par l'historien Bernard Eisenschitz, éclairant, archives à l'appui, le parcours du cinéaste, soit d'un artiste au temps de l'Union soviétique.

Le Monde

—
Par Mathieu Macheret

Publié le 15 février 2024

Le Monde
—



Anna Sten dans la *Jeune Fille au carton à chapeau* (1927). PHOTO DR

Cinéma / Boris Barnet, fenêtre de satire

La Cinémathèque française consacre une belle rétrospective au cinéaste considéré comme l'inventeur de la comédie soviétique, qui fut aussi avant-gardiste dans ses choix de mise en scène qu'audacieux dans ses sujets.

«**Q**ui connaît Boris Barnet ? Personne ne le saura », constatait Jacques Rivette dans un célèbre article des *Cahiers du cinéma* (n°20, février 1953). Ils n'étaient alors qu'une poignée (Godard, Bazin et bien sûr Langlois) à s'émouvoir de la grâce frémissante de ses films. Soixante-dix ans plus tard, l'écho s'est quelque peu amplifié, ne serait-ce que lorsqu'on évoque *Au bord de la mer bleue* (1936). Ce bijou de film tant chéri des cinéphiles garde encore un parfum de pêche miraculeuse. Il y est d'ailleurs question naufrage, de marins lessivés par le ressac s'arrachant à une mer déchaînée, explosant plein cadre en giclées d'écumes. Cette résurrection fabuleuse sonne comme le plus vibrant des appels au désir, à la sensualité des corps batifolant sur une île de la mer Caspienne, un kol-

khoze de pêcheurs, dirigé par une fille au sourire perlé et franc, dont les deux rescapés, sorte de Jules et Jim sautillants au pays des Soviets, se disputaient les faveurs. Poème dionysiaque en forme de conte, d'utopie collective. *Au bord de la mer bleue* fourmille d'inventions formelles, de joie pulsée à l'aventure, à la fabrique débridée des gestes dont Barnet semble avoir fait la matière même de son cinéma. Fable ancrée sur les terres d'un communisme rêvé, on est loin des fictions du réalisme socialiste auquel on l'associe parfois. On n'est pas davantage dans la pure exaltation du montage, théorisée par son mentor Lev Koulechov. Pas plus que le psychologisme n'y a sa part. Non. Barnet crée plutôt une bulle d'énergie qui se déploie par la mise en scène et à travers l'acteur, corps burlesque soumis à toutes sortes d'expériences qui en modifient l'expression (les chatouilles suscitant mille gesticulations, l'acidité du citron provoquant des grimaces).

«Mise au pas»

«*Je n'ai jamais été un homme de théorie, j'ai toujours pris mon matériel dans la vie*», confiait Barnet à Georges Sadoul en 1959. Mieux qu'un programme, une inspiration dont la belle rétrospective qui lui est consacrée à la Cinémathèque permet de prendre la mesure. Une vingtaine de

films dont certains seront présentés par l'historien du cinéma Bernard Eisenschitz, qui signe une remarquable et foisonnante monographie, *Boris Vassilievitch Barnet*, aux éditions de l'Œil. «*Barnet appartient à la génération de la révolution, celle qui a choisi, pour sa rencontre avec la modernité, le cinéma: œil qui voit mieux que l'œil, résume-t-il. Il a traversé quarante-cinq ans de soviétisme, en épousant étape par étape les tournants et vicissitudes: avant-gardes et explosion des talents, difficile et originale conversion au sonore, mutation politique et formelle, mise au pas, normalisation, interdictions, inactivités forcées, dégelés...*» Souvent hâtivement considéré comme l'inventeur de la comédie soviétique – en réalité, il aura toujours à cœur d'injecter des éléments dramatiques dans la comédie et des scènes comiques dans le drame –, Boris Barnet (1902-1965), issu d'une famille d'imprimeurs proche du légendaire chanteur Fédor Chaliapine, a 15 ans en octobre 1917. Sa vie bouillonne au diapason de l'effervescence du pays, étudiant la peinture aux beaux-arts, il s'engage en 1919, se passionne pour le théâtre et le sport, devient champion de boxe, rejoint Koulechov, théoricien du cinéma soviétique, dans son cursus pluridisciplinaire. Il y fera ses premiers pas en tant qu'acteur, avant de coréaliser avec Fedor Ozep,

le serial d'espionnage *Miss Mend*, en 1926, l'année du *Cuirassé Potemkine*. Loin du monumentalisme d'Eisenstein, cette histoire de captation d'héritage sur fond de menace bactériologique s'inspire autant du burlesque américain (Harold Lloyd) que des serials de Fritz Lang (*Mabuse*, *Spione*).

Kaléidoscopes

Mais c'est avec *La Jeune Fille au carton à chapeau* (1927), sa véritable première œuvre, que le style Barnet prend ses marques pour laisser toute latitude à l'impromptu des situations. Modèle de grâce et de drôlerie portée par la comédienne Anna Sten, la comédie satirique s'inscrit dans la réalité sociale du pays: crise du logement, opposition campagne-ville. Barnet y affûte des choix de mise en scène audacieux (une chambre vide servant de décor), sa technique (un premier et un second plan passant du flou au net, en guise de champ contrechamp), ses gags (les acrobaties de la bonne faisant les vitres en défilant la pesanteur). Les acteurs – et surtout les actrices – en sortent le point focal. Au carcan des dogmes et de la société, les héroïnes barnetiennes opposent une forme de légèreté lucide à la fois fragiles, fortes et pleines d'empathie. Dans le registre plus sombre de la guerre et de l'occupation nazie, la frêle héroïne d'*Une fois, la nuit*, traversant

en haillons des immeubles en ruine pour porter secours à des soldats russes blessés, incarne quant à elle la résistance des faibles face au rouleau compresseur de la barbarie. *La Maison de la place Troubnaïa* et son ouverture virtuose, proche d'un Vertov; multipliant les trouvailles (montage court, arrêt sur image, rétroversion), poursuit sa vision en coupe de la société soviétique à l'heure de la Nouvelle Politique économique (NEP).

C'est en s'attachant à ces vies simples, kaléidoscopes vivants, plutôt qu'à la grande histoire que Barnet touche juste (*Okraina*, autre chef-d'œuvre). Après *l'Exploit d'un agent secret*, thriller langien anti-nazi, la carrière de Barnet sera plus erratique – films de commandes, comédies stakhanovistes (*Un été prodigieux*) – mais s'achève en apothéose avec le très personnel *Le Lutteur et le Clown*, sur la vie d'un cirque en mode mineur, où le cinéaste semble convoquer son passé de boxeur. Et enfin *la Petite Gare*, magnifique œuvre testamentaire méconnue (les méditations d'un homme vieillissant, pris dans le tourbillon d'un village qui le sollicite de toutes parts, entre menus travaux et danses endiablées). La mélancolie et la gaieté; la légèreté de la jeunesse et la gravité des corps à jamais indissociables. Boris Barnet a fini par se suicider à Riga en 1965.

NATHALIE DRAY

«**RÉTROSPECTIVE BORIS BARNET**» à la Cinémathèque française (75012) jusqu'au 10 mars. **BORIS VASSILIEVITCH BARNET** de BERNARD EISENSCHITZ Editions de l'Œil, 448 pages, 40 €.

Libération

Par Nathalie Dray

Publié le samedi 17 et dimanche 18 février 2024

Libération

Une joie méconnue

BORIS Barnet, né à Moscou en 1902, a été boxeur, acteur et cinéaste. Il réalise une poignée de chefs-d'œuvre — *La Jeune fille au carton à chapeau* (1927), *Okraina* (1933), *Au bord de la mer bleue* (1936)... —, traverse tant bien que mal la guerre et l'après-guerre, et offre encore des merveilles — *Le Lutteur et le Clown* (1958), *La Petite Gare* (1963), deux ans avant sa mort. Aussi admiré que méconnu, ce n'est qu'en 1992 qu'une rétrospective lui est consacrée en Russie. Ce parcours appelait un historien à la hauteur de ses enjeux (1). Russophone, Bernard Eisenschitz a effectué là-bas plus d'un voyage. Il avance vite et semble tout connaître, sans que jamais son érudition n'abîme sa passion. Plusieurs livres se mêlent dans cette somme riche en informations inédites. Il y a l'histoire d'un amoureux de la vie peu versé dans la politique, préférant la comédie à la théorie, tourné vers l'acteur et vers ce qui, au tournage, va contre le scénario. Il y a l'aventure de cette modernité soviétique pour qui le cinéma fut un « œil qui voit mieux que l'œil », avec ses appareils, ses disputes et ses héros, de Lev Koulechov à Sergueï Eisenstein. Et puis il y a l'histoire d'Eisenschitz, de la Cinémathèque d'Henri Langlois à *La Nouvelle Critique*, jusqu'à ses nombreuses monographies — la plus récente est consacrée à Otar Iosseliani (2) —, qui court en filigrane mais que seules dévoilent les dernières pages : elle n'est certainement pas anodine.

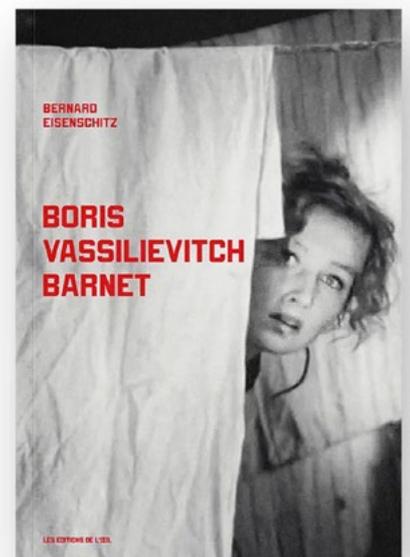
EMMANUEL BURDEAU

(1) Bernard Eisenschitz, *Boris Vassilievitch Barnet*, Les Éditions de l'Œil, Montreuil, 2024, 448 pages, 40 euros.

(2) Bernard Eisenschitz, *Un merle chanteur. Amitié avec Otar Iosseliani*, Les Éditions de l'Œil, 2024, 64 pages, 12 euros.

LE MONDE
diplomatique

—
Par Emmanuel Burdeau
Publié en décembre 2024
Le Monde Diplomatique
—



Boris Barnet ou comment filmer la promesse du bonheur socialiste

par Jean-Yves Bochet | 18 mai 2024 | 5 mn

En parallèle avec la rétrospective organisée en février dernier à la **Cinémathèque Française**, l'historien et critique Bernard Eisenschitz, auteur de nombreux livres sur Nicholas Ray, Ernst Lubitsch, Fritz Lang ou plus récemment Douglas Sirk, vient de publier un imposant essai sur l'œuvre et la vie de ce célèbre inconnu du cinéma soviétique, sur lequel s'interrogeait déjà Jacques Rivette dans un article des *Cahiers du cinéma* de 1953 : « *Qui est Boris Barnet ? Personne ne le saura* ». Alors, comme le suggère l'auteur dans le préambule de son *Boris Vassilievitch Barnet*, essayons.



Bernard Eisenschitz | *Boris Vassilievitch Barnet*. Les éditions de l'œil, 448 p., 40 €



Il cinema di Boris Barnet visto da Bernard Eisenschitz



PAGINE DI CINEMA Una monografia dedicata al regista: «Boris Vassilievitch Barnet», edito in Francia da Éditions de l'œil

Quando nella primavera del 2008 la televisione pubblica italiana (la trasmissione era *Fuori orario* naturalmente, il canale Rai3) programmò una retrospettiva di dieci film del regista sovietico Boris Barnet, curata da Roberto Turigliatto e intitolata «ghiaccio vivo, enrico ghezzi definì il suo cinema come prodigioso, «uno dei più gioiosamente malinconici che siano mai stati fatti nella storia della settima arte». A Parigi, nei primi anni Sessanta, Henri Langlois era solito programmare di frequente nella mitica Cinémathèque française di rue d'Ulm *Vicino al mare più azzurro* (1936), uno dei capolavori del regista. Tra gli spettatori un giovane di nome Bernard Eisenschitz, che da quel primo momento – magico, misterioso: la proiezione senza alcuna traduzione del film di un autore praticamente sconosciuto – non ha mai dismesso la curiosità e l'interesse nei confronti del cinema di Barnet, e dopo aver curato varie retrospettive in giro per il mondo ha infine pubblicato (per le francesi Éditions de l'œil) la prima monografia completa interamente dedicata al regista, intitolata semplicemente «Boris Vassilievitch Barnet».

Il Barnet di Eisenschitz non è insomma un libro come tutti gli altri ed è anche, forse prima di tutto, una gioia per gli occhi: la cura degli editori nella messa in pagina, la qualità della carta, la scelta minuziosa di fotogrammi, materiali e montaggi di immagini (a cura di Gaël Teicher e Sophie Doléans) è preziosa e dialoga con la precisione dello studio in modo analogo a quanto già succedeva in un altro libro recente di Eisenschitz,

quotidiano comunista
il manifesto

—
Par Andrea Inzerillo
Publié le 7 décembre 2024
il manifesto
—



[À lire dans son intégralité ici]